

Ce n'est pas Giscard qu'on pleure, c'est la France d'avant

Au revoir...

Giscard est mort, mais son cortège de choix nous poursuit : depuis le regroupement familial – première pierre de l'édifice immigrationniste dont il n'est plus besoin d'égrener les effets dévastateurs, même si sous conditions à l'époque – jusqu'à cette obsession de l'Europe (il fut notamment président de la « Convention sur l'avenir de l'Europe »), fossoyeuse de notre souveraineté. Il s'enferra toute sa vie dans l'exaltation de l'Europe, déclarant sans rire : « *L'euro, c'est une grande réussite, et c'est ce qui irrite.* » Je ne parlerai pas plus avant de la loi sur l'IVG – interruption volontaire de grossesse – qui était à l'époque nécessaire, mais a été depuis tellement dévoyée...

J'avais trois ans à la mort de Pompidou ; autant dire que je n'en ai aucun souvenir. Mais Giscard, je m'en souviens très bien. En quelque sorte, il a été mon premier Président : celui de mon enfance. Une enfance où les programmes pour enfants ne dissimulaient pas de messages insidieux sur l'identité sexuelle ou l'obligatoire antiracisme, où Maritie et Gilbert Carpentier nous offraient d'authentiques programmes de divertissement. C'était, plus généralement, le temps d'une France encore maîtresse d'elle-même et surtout, fière d'elle-même.

Pendant les années Giscard, le cinéma français n'avait rien à envier au cinéma américain, avec des Claude Sautet, Henri Verneuil, François Truffaut, Romy Schneider, Catherine Deneuve, Yves Montand, Alain Delon, Jean-Paul Belmondo, Louis de Funès, etc. Nos films ne déversaient pas encore des anathèmes inlassables contre le Blanc hétérosexuel, contre nos origines chrétiennes, contre notre Histoire.

En parlant de cinéma, on n'oubliera pas la mise en scène un peu forcée des adieux de Giscard qui venait « *ce soir [nous] dire très simplement au revoir* ». Mais peut-être pressentait-il ce qui nous attendait avec Mitterrand, qui sait :

<https://www.youtube.com/watch?v=5PS0gY1juCE>

Ce n'est sans doute pas Giscard que nous regrettons, mais une époque dont il a été, quoi qu'on en dise, un symbole. Une époque qui est aujourd'hui devenue ruines. Cependant, à bien y regarder, Giscard possédait encore un certain sens de la France, s'inscrivait dans une continuité historique. Cette continuité que son successeur, François Mitterrand, s'est ingénié à briser tel un vase en cristal jeté au sol. Je suis convaincu que Mitterrand n'aimait pas la France. Là est toute la différence avec Giscard. Une chose est sûre, Mitterrand, s'il n'a pas eu « *le monopole du cœur* », a eu au moins celui du cynisme dévastateur et auto-satisfait à l'égard de la France, et aucun de ses successeurs n'a jamais atteint un tel niveau de cruauté.

D'ailleurs, plus qu'au vengeur Chirac faisant barrage au président en exercice, Mitterrand doit surtout sa victoire à Giscard, lequel connaissait le ténébreux passé de son adversaire. Cependant, suivant un certain sens de l'honneur que l'autre n'avait pas, il ne s'en est pas servi. Ce qui aurait (peut-être ?) mis un terme à l'ascension de cet odieux personnage.

Doit-on évoquer l'affaire des diamants offerts par Bokassa,

qui s'est depuis avérée aussi creuse qu'une bouteille sifflée ? Une affaire instrumentalisée par la presse de Gauche, déjà à l'époque. À ce propos, je me contenterai de répondre ce que l'intéressé a répondu à l'époque : « *Il faut laisser les choses basses mourir de leur propre poison.* »

Enfin, qu'on l'ait apprécié ou pas, aujourd'hui qu'il est mort, Giscard emporte avec lui un temps où la France s'aimait. Et ça, ça n'a pas de prix...

Charles Demassieux